

REGARDS Nouvelle opération "Carte blanche" à la Balsa : à René Bizac, autour de la création de "Tartare"

Chœur de morts pour la vie

Bruxelles, Théâtre de la Balsamine, du 8 au 26 février.

Les "en forme", courts spectacles après "Tartare" les vendredis et samedis à 21h45; fête dans la foulée les 19 et 26 février. Lectures les 12 et 18 février. Pendant ce temps: expo de Sonia Aniceto. A table: petite carte dès 19h, buffet le week-end à partir de 21h. Infos: www.balsamine.be ou 02.735.64.68.

Théâtre, danse, vidéo, chanson, expo: les réponses à la formule carte blanche de la Balsamine sont décidément plurielles. Après Olivier Thomas naguère, c'est au tour de l'auteur René Bizac d'ouvrir son univers au regard de divers artistes et amis autour de la création de sa nouvelle pièce "Tartare".

Poésie, humour et cruauté au menu de ce qui se présente comme un "chœur des morts". Car ce qu'ont en commun les personnages est qu'ils ont depuis belle lurette expiré. Plus de ce monde? Voire! Bizac, pour les imaginer, passa par le prisme du fait divers, grave ou léger, drôle ou tragique, quelques lignes glanées dans les journaux: "Une petite graine de réel"... Jamais des morts tout à fait ordinaires, donc. Même si ces vies sont plutôt banales, dans des environnements familiers, avant de basculer absurdement. Et d'ailleurs, ils parlent.

Sur ce présumé, et en bousculant l'espace-temps,



"Tartare", la mécanique du vertige - les complications et la fête à l'entour.

"Tartare" met l'accent sur ces accrocs, ces bouleversements qui permettent "à l'imagination de s'engouffrer pour questionner la vie en l'inventant". Interrogation urgente sur la vie, sa valeur et l'usage qu'on en fait au présent, dit l'auteur. "Tartare parle de l'angoisse de la finitude de la vie. Entendez par "finitude" que la vie a un début et une fin mais aussi et surtout qu'elle est comprise dans une limite bien plus étroite que celle de nos rêves."

Pour la mise en scène, Manu Mathieu s'est appuyée sur la dynamique interne, le

mouvement propre à chaque acteur, sur la notion de chœur, sur le processus de mémoire et d'empreintes, sur la mécanique du vertige. Le Tartare, dans les mythes grecs, est le fond de l'univers, l'équivalent des Enfers...

On n'attend cependant pas que du noir de cette création pour huit comédiens où entrent aussi musique et chorégraphie. A l'occasion de laquelle René Bizac, entouré de créateurs complices, tisse un réseau de courtes formes, de lectures, de fête.

M. Ba.

René Bizac fait parler les morts pour réveiller les vivants

Entretien Une création, des fêtes, des amis. René Bizac s'installe pour un mois à la Balsamine, à Bruxelles, avec une joyeuse bande qui nous entraîne au pays des morts pour mieux parler de la vie.

A partir du 8 février et jusqu'à la fin du mois, le Théâtre de la Balsamine fait la fête à René Bizac. Outre la création de « Tartare », dernier texte de cet auteur qui fut d'abord comédien, de nombreux invités viendront présenter de courts spectacles, des lectures, ou participer à de joyeuses soirées en chansons. Rencontre avec un auteur singulier et sa metteuse en scène, Manu Mathieu.

Le mad – « Tartare » met en scène des personnages morts qui nous racontent leur vie. Pas vraiment joyeux, a priori ?

René Bizac – J'ai toujours été fasciné par la frontière que j'espère la plus poreuse possible entre vie et mort. Pour moi, il n'y a là rien de morbide. Mon père est mort mais j'ai l'impression qu'il m'accompagne tout le temps. Il y a des morts qui parlent dans toutes mes pièces et ça se passe naturellement.

– Cette fois, il n'y a même que des morts...

– Généralement, ce sont les vivants qui convoquent les morts. Dans « Le sapin en plastique » que j'avais écrit pour les contes urbains du Poche, c'était un mort (NDLR : joué par John Doherty) qui convoquait les vivants. Cette fois, effectivement, il n'y a plus que des morts. Ils se trouvent dans le Tartare, cet endroit poétique qui a le nom d'une saucisse mais vient directement de la mythologie grecque.

– Et ce sont eux qui convoquent les vivants...

– En fait, ils convoquent les vivants qu'ils ont été, mais aussi d'autres vivants qui ont participé à leur vie, à leurs histoires.

Manu Mathieu – Tout cela est très proche de l'expérience de l'acteur sur un plateau. Valérie Novarina



Pour mettre en scène le texte de René Bizac, Manu Mathieu joue sur la notion de vertige. Photos D.R.

écrit, dans sa lettre à De Finés, que l'acteur doit mourir dans son propre corps pour vivre dans le corps des autres. Parce que les morts peuvent tout faire, y compris jouer les mouettes mortes dans la marée noire, comme dans « Tartare ».

– Pourquoi ces morts éprouvent-ils le besoin de s'exprimer ?

René Bizac – Ils se rendent compte qu'il y a un moment où ça a dérapé dans leur vie. Il aurait suffi d'une poussière d'étoile pour que ça n'arrive pas. Pour nous, vivants, c'est

très important de ne jamais perdre cela de vue. Lorsqu'ils racontent leur histoire, ils essaient de dévier un peu de la réalité parce que leur mort n'est pas toujours glorieuse. Ils ont envie de changer des choses mais, manque de pot, c'est trop tard. Ils sont quand même morts. Donc, pour moi, c'est aussi une manière de dire que nous, vivants ici et maintenant, devons être vigilants. Après, il est trop tard.

– Qu'est-ce qui vous inspire pour créer vos personnages ?

– De petites histoires tirées de la vie, de la réalité, des faits divers. Des choses comme l'histoire de ce postier qui s'est suicidé parce qu'il était harcelé à son travail. Ou cette femme qui bouffait le courrier de son voisin. Il faut être loin pour en arriver là, ça en dit long sur le potentiel de cruauté de l'être humain. C'est assez tragique. Mais en même temps, la cruauté, c'est aussi quelque chose de vivant et je me dis que cette force-là pourrait être canalisée ailleurs. Il y a beaucoup de vie dans toutes ces morts sanglantes.

– Comment mettre cet univers en scène sans tomber dans le grand guignol ?

Manu Mathieu – Chez René, la frontière entre vie et mort est très mince. On ne joue donc pas sur l'aspect mort-vivant à la Michael Jackson. Par contre, le Tartare, il faut l'inventer. Personne n'en est jamais revenu, donc ça donne une grande liberté. Je suis partie du principe du vertige. C'est un lieu infini, inconnu, donc ça fait peur. Physiquement, ça se traduit par le

vertige puisqu'il n'y a aucun repère. On a appliqué ça dans le corps des comédiens, dans la scénographie, le son, la lumière... Cette dernière va permettre de suggérer les choses. C'est elle aussi qui, en se portant sur tel ou tel personnage, va leur faire prendre conscience qu'ils doivent raconter. S'ils ne racontent pas, ils sont perdus à tout jamais. Quand la conscience revient, ils se reconnaissent peut-être et revivent une société, parce que c'est « vital », ça fait moins peur.

René Bizac – Il y a tout un travail sur le chaos des morts qui peut ne pas être d'accord avec ce que raconte le personnage. Mais le plus important, c'est de raconter. Si on ne raconte pas, on est mort. C'est un peu la réalité du comédien. Disparaître, c'est aussi disparaître du souvenir des gens. Donc, c'est aussi un travail de l'ordre de l'empreinte, de la trace, de la mémoire.

– Votre écriture manie l'humour et la poésie, mais se caractérise surtout par un rythme très particulier.

– J'écris sans ponctuation, parce que comme comédien, j'étais très fortement cadencé par les textes qu'on me proposait et la « grammaire du comédien ». Le « bien-dit ». J'avais envie de me libérer de ça et d'avoir une langue où c'est la pensée qui est importante. Pas de psychologie. Je n'aime pas le théâtre comme transcription fidèle de la vie, naturaliste. J'avais envie que les gens ne parlent pas comme dans la vie, que cette langue-là soit un espace poétique. Mais ça n'empêche pas d'être concret. ■

Propos recueillis par
JEAN-MARIE WYNANTS

dates

1962. Naissance de René Bizac à Brive-la-Gaillarde, d'un papa français et d'une maman belge. Durant toute son enfance, il passe ses vacances à Saint-Idebaud, à la mer du Nord. **1974.** Fait ses premières expériences théâtrales à 12 ans, dans le cadre scolaire. Coup de foudre. **1988.** Joue avec Guy Fierbaum son propre texte « Sibérie » au centre culturel de Joli-Bois. **1990.** « Le Zinc » au Théâtre de l'Éclat. Critique plus que mitigée dans « Le Soir ». **1999.** « Les petites lumières jaunes » à la Samaritaine. « Le Soir » : « Le Soir », très enthousiaste, salue un texte profondément humain qui mêle habilement les considérations les plus banales et les envolées poétiques, les citations grecques et les problèmes communautaires. **2000.** « Le prince de la pluie » au Public. « Le Soir » : « Un petit miracle, un petit bijou ». **2001.** « Le sapin en plastique », « Le Soir » : « Sordide et féroce, hilarant et suscitant le malaise ». **2003.** « Cirk'le » aux Martyrs. « Le Soir » : « Humour, poésie, étrangeté se mêlent étonnamment dans ce parcours où l'on ne s'ennuie pas une seconde ».



Un mois de carte blanche : « Je crois qu'on va bien s'amuser »

Il y a trois ans, Christian Machiels, patron de la Balsamine, propose à René Bizac de monter une carte blanche autour de son travail. Le temps de trouver un espace dans la programmation et de contacter tous les intervenants, on y arrive enfin, en février 2005. J'ai eu la chance de travailler avec pas mal de gens et j'avais envie de les remercier pour qu'on fasse quelque chose ensemble, nous expliquait René Bizac. Ce n'était pas possible pour tous, mais la plupart participent, soit à « Tartare », soit aux autres activités. Christian Machiels voulait quelque chose de festif et cela m'arrangeait. Je crois qu'on va bien s'amuser.

Les « En formes ». Les vendredis et samedis, dès 22 h 45 (entrée libre). Là, ce sont des gens avec qui j'ai travaillé ou dont le travail m'a marqué. Il y a ainsi du théâtre, de la vidéo et la chorégraphe Marion Olygny dont le

travail me parle très fort. Ils ont tout eu carte blanche avec une seule demande : qu'ils se connectent à mon univers. Pour moi, c'est passionnant parce que je ne sais pas du tout comment ils perçoivent ce que je fais.

L'expo. Tous les jours, dès 18 heures. J'ai invité une peintre à exposer son travail. J'avais été frappé par ses toiles et je lui ai passé les textes de mes pièces. Après les avoir lues, elle m'a dit que ça lui avait inspiré deux tableaux. Lorsque je les ai vus, j'ai été surpris par les détails qu'elle avait choisis. Je n'avais pas du tout vu ça comme ça. C'est tout l'intérêt de ce genre de rencontres.

La fête. Les samedis 19 et 26 février, à 23 h 30. Cette carte blanche, ça devait aussi être du plaisir. Or, j'aime beaucoup la chanson – j'ai d'ailleurs fait les Ateliers de la chanson, avec Semal comme prof. Donc ici, on va organiser deux concerts avec des

amis comédiens, chanteurs, musiciens qui tous interpréteront des chansons qui m'ont marqué, qui ont accompagné mon travail. Dès le départ, on a décidé d'éliminer mes deux préférés : Brel et Arno. Sinon, il n'y aurait eu que cela. Mais il y aura du Dick Annegarn, du Maxime Le Forestier (première époque, celle de « Parachutiste »), Beau Dommage, Sheller, Piaf, Ferré, des trucs bien regardés aussi, et puis des trucs plus actuels comme les Têtes Raïées. Ces deux soires seront un vrai parcours pour le public, avec « Tartare » à 20 h 30, les « En formes » à 22 h 45 et la fête à partir de 23 h 30.

Les lectures. En prime, deux lectures seront proposées : « Françoise Malliot », de René Bizac (le 18 à 17 h 30), et « Lumières de femmes », de Patrick Grégoire (le 18 à 17 h 30).

Infos. Théâtre de la Balsamine, 1 avenue Félix Marchal, 1030 Bruxelles. Tél. 02 735.64.68, www.balsamine.be.